

LOUISE PENNY

La nature de la bête

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

NATURE MORTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 64.
SOUS LA GLACE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 90.
LE MOIS LE PLUS CRUEL, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 112.
DÉFENSE DE TUER, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 138.
RÉVÉLATION BRUTALE, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 161.
ENTERREZ VOS MORTS, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 193.
UNE ILLUSION D'OPTIQUE, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 211.
LE BEAU MYSTÈRE, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 233.
LA FAILLE EN TOUTE CHOSE, Actes Sud, 2018.
UN LONG RETOUR, Actes Sud, 2019.

Extraits de “L’attente” et de “Une enfant triste”, poèmes de Margaret Atwood
publiés dans *Matin dans la maison incendiée*, 2004, traduction de Marie Évangéline Arsenault.

Reproduits avec l’autorisation des Écrits des Forges.

Extrait de William Butler Yeats, *La Seconde Venue*, traduction d’Yves Bonnefoy.

Titre original :

The Nature of the Beast

Éditeur original :

Minotaur Books, New York

© Three Pines Creations, Inc., 2015

© Flammarion Québec, 2016

pour la traduction française

Photographie de couverture : © Mina Mambu / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2020

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-13556-0

LOUISE PENNY

La nature de la bête

*Une enquête de l'inspecteur-chef
Armand Gamache*

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

ACTES SUD

Pour nos amis et voisins – notre famille de cœur.

Courir, courir, trébucher. Courir.

Un bras levé pour repousser les branches souples qui lui cinglaient le visage. Dans le noir, il ne vit pas la racine. Il tomba, ses mains ouvertes s'enfonçant dans la mousse et la boue. Son fusil d'assaut lui échappa, rebondit et roula hors de sa vue. Les yeux exorbités, Laurent Lepage, affolé à présent, balaya le sous-bois du regard et, à tâtons, fouilla dans les feuilles mortes et pourrissantes.

Il entendait des pas derrière lui. Des bottes qui martelaient le sol. Fort. Il sentait presque la terre tanguer à leur approche, tandis que, à quatre pattes, il écartait les feuilles.

— Allez, allez, supplia-t-il.

Et alors ses mains couvertes d'égratignures et de crasse se refermèrent sur le canon du fusil d'assaut et, se relevant, il se remit à courir. Penché. Haletant.

Il avait l'impression que sa fuite durait depuis des semaines, des mois. Toute une vie. Et, pendant qu'il sprintait à travers bois, évitant les troncs des arbres, il sut que sa cavale prendrait bientôt fin.

Mais, dans l'immédiat, il courait, si grande était sa volonté de survivre. Si grand son besoin de protéger sa découverte. S'il ne pouvait pas mettre cet objet à l'abri, peut-être pourrait-il s'assurer, au moins, que ses poursuivants ne le trouveraient pas.

Il n'avait qu'à le cacher. Ici, dans cette forêt. Et le lion dormirait ce soir. Enfin.

Bang. Bangbangbang. Autour de lui, des arbres explosèrent, taillés en pièces par les balles.

Il plongea et boula et atterrit derrière une souche, ses épaules en appui sur le bois pourri. Sans protection.

Durant les derniers instants, ses pensées ne se tournèrent pas vers ses parents, chez eux dans leur petit village du Québec. Non plus que vers son chiot, adulte désormais. Il ne songea ni à ses amis, ni aux jeux organisés dans le parc du village en été, ni aux glissades étourdissantes sur la colline, ni à la vieille poète folle qui les menaçait du poing en hiver. Il ne songea pas non plus au chocolat chaud qui, à la fin de la journée, les attendait devant la cheminée, au bistro.

Il ne pensait qu'à descendre ceux qui entreraient dans son champ de vision. Et à gagner du temps. Peut-être, peut-être réussirait-il ainsi à cacher la cassette.

Et alors, peut-être, peut-être les habitants du village seraient-ils en sécurité. Et ceux des autres villages aussi. L'idée qu'il servirait à quelque chose lui procurait un certain réconfort. Son sacrifice profiterait à tous, en particulier à ses êtres chers et à son chez-lui bien-aimé.

Il souleva son arme, visa et appuya sur la détente.

— *Bang*, fit-il en sentant le fusil d'assaut pousser contre son épaule. *Bangbangbangbangbang*.

En première ligne, ses poursuivants furent fauchés.

Il bondit et roula derrière un arbre robuste sur lequel il s'appuya, si fort que l'écorce rugueuse entama la chair de son dos. Il se demanda si l'arbre risquait de se renverser. Il serra son fusil contre sa poitrine. Son pouls était affolé. Il sentait son cœur dans ses oreilles. Ses battements menaçaient d'enterrer tous les autres sons.

Celui des pieds qui s'approchaient rapidement, par exemple.

Laurent tenta de se stabiliser. De calmer sa respiration. Ses tremblements.

On s'en était déjà pris à lui, se rappela-t-il. Et il s'en était toujours sorti. Toujours. Cette fois-là aussi, il y arriverait. Et il aurait droit à une boisson chaude et à une viennoiserie. Et à un bon bain.

Et toutes les horreurs qu'il avait commises et s'apprêtait à commettre s'écouleraient avec l'eau du bain.

Sa main s'enfonça dans la poche de son blouson déchiré et boueux. Ses doigts aux jointures éraflées jusqu'à l'os et couverts de sang cherchèrent à tâtons. Et ils la trouvèrent, la casette. Elle était en sécurité.

Au moins autant que lui, en tout cas.

Instinctivement, ses sens aiguisés, exacerbés, percevaient l'odeur musquée du sol forestier, les colonnes de lumière. Il sentit les mouvements frénétiques des suisses dans les branches au-dessus de sa tête.

Ce qu'il ne décelait plus, en revanche, c'étaient les bruits de pas.

Avait-il tué ou blessé tous ses adversaires? Pourrait-il rentrer chez lui, en fin de compte?

Puis il l'entendit. Le craquement révélateur d'une brindille. Tout près.

Ils avaient cessé de courir et, à pas de loup, s'avançaient vers lui. L'encerclaient.

Laurent s'efforça de compter les pieds, d'en estimer le nombre par le bruit. Il en fut incapable. De toute façon, il était perdu. Il ne s'en tirerait pas, cette fois.

Il eut dans la bouche un goût inédit. Aigre.

Celui de la terreur.

Il inspira à fond. Au cours de ses derniers instants, Laurent Lepage contempla ses doigts sales refermés sur le fusil d'assaut. Et il les imagina, roses et propres, tenant un hamburger, une poutine, un épi de maïs ou un de ces pets de sœur sucrés et comiques offerts à la fête du village.

Tenant le chiot. Harvest. Nommé d'après le disque favori de son père.

Et, au dernier moment, Laurent, son fusil serré contre lui, se mit à fredonner. Un air que son père lui chantait tous les soirs à l'heure du coucher.

— *Old man look at my life*, chanta-t-il tout bas. *Twenty-four and there's so much more.*

Laissant tomber le fusil, il prit la cassette. Le temps lui manquait. Il avait échoué. Et, à présent, il devait la cacher. S'agenouillant, il découvrit un enchevêtrement de plantes rampantes, vieilles et ligneuses. Indifférent désormais aux bruits

qui se rapprochaient, Laurent Lepage écarta les plantes. Dans un élan de panique, il comprit qu'elles étaient plus épaisses et plus lourdes qu'il ne l'avait d'abord cru.

Avait-il trop attendu ?

Il arracha, déchira et gratta jusqu'à l'apparition d'une petite fente. Y glissant la main, il laissa tomber la cassette dans le trou.

Ceux qui en avaient besoin risquaient de ne jamais la retrouver. Mais ceux qui s'apprêtaient à tuer pour mettre la main dessus non plus, se dit-il.

— *But I'm all alone at last*, chuchota-t-il. *Rolling home to you.*

Une lueur au milieu des ronces attira son attention.

Il y avait quelque chose, là-dedans. Un objet qui n'avait pas poussé là, qu'on avait au contraire déposé à cet endroit. D'autres mains que les siennes étaient passées par ici.

Laurent Lepage, oubliant ses poursuivants, avança les genoux, agrippa les plantes rampantes à deux mains et tira de toutes ses forces. Comme soudées, elles se cramponnaient les unes aux autres. Des années, des décennies, des lustres de croissance. Et de dissimulation.

Laurent arracha, arracha encore, déchira. Puis une colonne de lumière, pénétrant la canopée et le sous-bois, lui révéla ce qui se trouvait là. Ce qu'on avait caché là avant même sa naissance.

Il écarquilla les yeux.

— *Waouh.*

— Alors ?

Isabelle Lacoste posa son verre de cidre sur la vieille table en bois et regarda fixement l'homme assis en face d'elle.

— Vous savez très bien que je ne peux pas répondre à ça, dit Armand Gamache, qui lui sourit en saisissant sa bière.

— Bon, maintenant que vous n'êtes plus mon supérieur, je peux vous dire le fond de ma pensée.

Gamache rit. Sa femme, Reine-Marie, se pencha vers Lacoste et murmura :

— Dites, Isabelle.

— Je pense, madame Gamache, que votre mari ferait un excellent directeur de la Sûreté.

Reine-Marie se cala dans son fauteuil. Par les fenêtres à meneaux du bistro, elle voyait un assemblage hétéroclite d'enfants et d'adultes, y compris sa fille Annie et le mari d'Annie, Jean-Guy, jouer au soccer. On était à la mi-septembre. L'été avait pris fin et l'automne était imminent. Les feuilles commençaient tout juste à changer de couleur. Des érables rouge vif, jaune et ambre parsemaient les jardins et la forêt. Beaucoup de feuilles étaient déjà tombées sur l'herbe du parc du village. C'était un moment idyllique : les fleurs tardives de l'été persistaient, les feuilles changeaient de couleur et l'herbe restait verte ; en même temps, les nuits étaient fraîches, les gros chandails s'imposaient et on avait commencé à allumer des feux. Le soir venu, les âtres, étourdis, brillants et invitants, ressemblaient aux forêts diurnes.

Bientôt, tous rentreraient en ville après le week-end, sauf Armand et elle. Ils étaient déjà chez eux.

D'un geste de la tête, Reine-Marie salua M. Béliveau, l'épiciériste, qui venait de prendre place à une table voisine, puis elle tourna son attention vers la femme venue passer la fin de semaine avec eux. Isabelle Lacoste. L'inspectrice-chef Lacoste, directrice par intérim de la section des homicides de la Sûreté du Québec. Le poste que le mari de Reine-Marie avait occupé pendant plus de vingt ans.

Dans l'esprit de Reine-Marie, elle avait toujours été la "jeune Isabelle". Pas de manière paternaliste ni même "maternaliste", du moins l'espérait-elle, mais seulement parce qu'elle était très jeune lorsque Armand l'avait remarquée, recrutée et formée.

À présent, Isabelle avait des rides et ses cheveux s'étaient mis à grisonner. Du jour au lendemain, semblait-il à Reine-Marie. Armand et elle avaient rencontré le fiancé d'Isabelle et assisté à ses noces ainsi qu'au baptême de ses deux bébés. Pendant très longtemps, elle avait été la jeune agente Lacoste; et, soudain, elle était l'inspectrice-chef Lacoste.

Et Armand avait pris sa retraite. Une retraite anticipée, certes, mais une retraite tout de même.

Reine-Marie regarda de nouveau par la fenêtre. L'âge d'ambre, pour eux.

Ou peut-être pas.

Reine-Marie tourna son attention vers Armand, assis dans un fauteuil à oreillettes du bistro à siroter une bière de micro-brasserie. Détendu, à l'aise, amusé. Sa charpente d'un mètre quatre-vingt-trois avait épaissi. Il n'était pas corpulent pour autant. Solide, plutôt. Un pilier dans la tempête.

Sauf qu'il n'y avait pas de tempête en vue, se rappela Reine-Marie. Ils pouvaient enfin cesser d'être des piliers et se contenter d'être des gens ordinaires. Armand et Reine-Marie. Deux villageois de plus. C'était tout. C'était suffisant.

Pour elle.

Mais pour lui?

Les cheveux d'Armand, plus gris que jamais, se recroquevillaient autour de ses oreilles et tombaient sur son col. Ils

étaient plus longs, juste un peu plus longs qu'à l'époque de la Sûreté. Par distraction plutôt que par négligence.

Ici, à Three Pines, ils remarquaient la migration des oies blanches, les châtaignes à l'écorce épineuse qui mûrissaient dans les arbres et les rudbeckies en fleur dont la tête hirsute se balançait. Ils remarquaient les pommes que M. Béliveau offrait dans un tonneau placé devant le magasin général. Ils remarquaient les produits frais proposés par le marché agricole et les nouveaux arrivages à la librairie de livres neufs et usagés de Myrna. Ils remarquaient les plats du jour d'Olivier au bistro.

Reine-Marie remarquait qu'Armand était heureux. Et qu'il se portait bien.

Et Armand remarquait que Reine-Marie était heureuse et qu'elle se portait bien, elle aussi, dans le petit village au creux de la vallée. Three Pines ne les mettait pas à l'abri des tribulations du monde, mais il les aidait à panser leurs plaies.

Sur la tempe d'Armand, la cicatrice croisait les autres rides qui barraient son front. Certains des sillons étaient attribuables au stress, à l'inquiétude et à la tristesse. Mais la plupart, comme ceux qui ressortaient en cet instant, avaient été creusés par l'amusement.

— Je croyais que vous alliez me dire ce que vous pensez vraiment de lui en tant que personne, dit Reine-Marie. Tous les défauts que vous avez observés au fil de vos années de collaboration.

Se penchant, elle adopta une posture de conspiratrice.

— Allez, videz votre sac, Isabelle.

Dans le parc, les deux enfants de Lacoste disputaient le ballon à Jean-Guy Beauvoir. Avec application et un désespoir grandissant, l'homme d'âge mûr semblait faire de gros efforts pour dominer le jeu. Lacoste sourit. L'inspecteur Beauvoir n'aimait pas perdre, même contre des enfants.

— Sa cruauté constante, vous voulez dire? demanda Isabelle Lacoste en tournant de nouveau son attention vers l'intérieur douillet. Son incompétence? Le fait qu'il fallait le réveiller chaque fois que nous avions résolu une affaire pour qu'il puisse s'attribuer tout le mérite?

— C'est vrai, Armand?

— Pardon? Je m'étais assoupi.

Lacoste rit.

— Et maintenant, c'est moi qui hérite de votre bureau et de votre canapé.

Elle devint grave.

— Je sais qu'on vous a offert le poste de directeur, patron. La directrice générale Brunel me l'a dit en confidence.

— En confidence, vraiment? dit Gamache.

Mais il ne semblait pas fâché.

La directrice générale Thérèse Brunel, nommée à la tête de la Sûreté dans la foulée des scandales et du grand réaménagement qui en avait résulté, était venue à Three Pines une semaine plus tôt. C'était, en principe, une visite de courtoisie. Puis, pendant qu'ils se détendaient sur la galerie, un matin, en prenant leur café, elle lui avait offert le poste.

— Directeur, Armand. Vous superviseriez la section chargée des homicides, des crimes graves et de la fête de Noël.

Il haussa un sourcil.

— Nous procédons à une restructuration, expliqua-t-elle. Dorénavant, c'est la section de lutte contre le crime organisé qui s'occupe du pique-nique de la Saint-Jean-Baptiste.

Il sourit et elle l'imita avant d'aiguiser de nouveau son regard et de l'étudier de près.

— Que faudrait-il pour vous convaincre de revenir?

Il aurait été malhonnête de la part de Gamache de feindre la surprise. Il s'attendait à une proposition de la sorte depuis que la direction de la Sûreté était sens dessus dessous et que, grâce à lui, l'ampleur et la profondeur de la corruption qui y régnait avaient été étalées au grand jour.

Bref, l'organisation avait besoin de leadership et d'une nouvelle orientation. Et le plus tôt serait le mieux.

— Laissez-moi y réfléchir, Thérèse, avait-il dit.

— Ne tardez pas trop.

— Naturellement.

Après avoir embrassé Reine-Marie, Thérèse avait pris Armand par le bras, et les deux vieux amis et collègues avaient marché jusqu'à sa voiture.

— On a débarrassé la Sûreté de la pourriture, dit-elle en baissant la voix. Il faut maintenant la reconstruire. Correctement, cette fois. Nous savons tous les deux que la pourriture peut réapparaître. Vous ne voudriez pas nous aider à faire en sorte que la Sûreté redevienne forte et saine, qu'elle s'engage sur la bonne voie?

Elle examina son ami. Il s'était remis des agressions physiques, c'était évident. Il irradiait la force, le bien-être et une sorte d'énergie calme et contenue. Sauf qu'Armand Gamache n'avait pas pris sa retraite à cause des blessures physiques, aussi graves aient-elles été. Il avait fini par vaciller sous le poids d'un lourd fardeau émotif. Il en avait eu assez de la corruption, des trahisons, des coups de poignard dans le dos, du travail de sape et de la vénalité omniprésente. Assez de la mort, aussi. L'inspecteur-chef Gamache avait exorcisé la pourriture au sein de la Sûreté, mais les souvenirs, profondément enfouis, le poursuivaient.

Disparaîtraient-ils avec le temps? se demanda Thérèse Brunel. Disparaîtraient-ils avec la distance? Ce joli village les chasserait-il, de la même façon que le baptême lavait les péchés?

Peut-être.

— Le pire est fait, Armand, dit-elle devant sa voiture. Il reste la partie amusante. Rebâtir. Et vous refuseriez d'en être? À moins, dit-elle en balayant les environs des yeux, que ceci soit... suffisant?

Elle vit les vieilles maisons qui encerclaient le parc. Elle vit le bistro et la librairie et la boulangerie et le magasin général. Elle vit, comprit Gamache, un trou perdu, charmant mais ennuyeux. Là où lui discernait un havre. Un lieu où se reposer enfin après un naufrage.

Armand avait parlé à Reine-Marie de la proposition, bien sûr, et ils en avaient discuté.

— Tu en as envie, Armand? avait-elle demandé en s'efforçant de garder un ton neutre.

Il la connaissait trop bien pour être dupe.

— C'est trop tôt, je pense. Pour nous deux. Mais Thérèse a soulevé une question intéressante. Que ferons-nous après?

Après? s'était dit Reine-Marie quand, une semaine plus tôt, il avait posé la question. Et elle y réfléchit de nouveau, en plein bistro, dans le murmure des conversations, sorte de courant qui l'enveloppait. Ce mot incongru s'était échoué sur son rivage et y avait planté des racines, des vrilles. Mot liseron.

Après.

Lorsque Armand avait pris sa retraite et qu'ils avaient quitté Montréal pour Three Pines, jamais elle n'avait songé à un après. Elle était encore étonnée et ravie par l'existence d'un maintenant.

Et voilà que l'après avait envahi le maintenant.

Armand n'avait pas encore soixante ans et elle-même avait renoncé à une brillante carrière à la Bibliothèque nationale.

Après.

À vrai dire, elle savourait encore l'ici et maintenant. Mais, sur la ligne d'horizon, l'après s'approchait lentement.

— Vous êtes encore là?

Gabri, massif et volubile, traversa le bistro qu'il possédait avec Olivier, son partenaire. Il fit un câlin à Isabelle Lacoste.

— J'étais certaine que vous seriez déjà partie, dit Myrna qui, arrivée en même temps que lui, serra la femme délicate dans ses amples bras.

— Je pars bientôt. Je suis passée à votre librairie, dit Isabelle à Myrna. Vous n'étiez pas là. J'ai laissé l'argent près de la caisse.

— Vous avez trouvé un livre? s'étonna Myrna. Lequel?

Elles causèrent livres pendant un moment, tandis que Gabri, revenant avec des bières, s'arrêta pour bavarder avec des clients. Les cheveux de Gabri, qui n'avait pas encore quarante ans, avaient commencé à blanchir, et son visage se creusait de rides quand il riait, ce qui lui arrivait souvent.

— Les répétitions se passent bien? demanda Reine-Marie à Gabri et à Myrna. La pièce avance?

— Il faut poser la question à Antoinette, répondit Gabri en désignant avec sa bière une femme d'âge moyen, assise à une autre table.

— Qui est-ce? demanda Isabelle.

Aux yeux de Lacoste, cette femme ressemblait à sa fille. Sauf que sa fille avait sept ans et que cette femme devait en avoir quarante-cinq. Elle portait des vêtements qui auraient mieux convenu à une enfant. Il y avait un nœud dans ses cheveux violets hérissés. Elle portait une jupe à fleurs, courte et serrée sur son généreux postérieur, et un tricot sans manches, sous un pull rose vif, épousait sa généreuse poitrine. Si une confiserie vomissait, Antoinette en serait le résultat.

— Antoinette Lemaître et son compagnon, Brian Fitzpatrick, répondit Reine-Marie. C'est la directrice artistique du théâtre de Knowlton. Ils viennent souper, ce soir.

— Nous aussi, dit Gabri. Nous tentons de convaincre Armand et Reine-Marie de se joindre à nous.

— Joindre? fit Isabelle. Nous?

— La Troupe de l'Estrie, répondit Myrna. J'ai aussi tenté de persuader Clara de participer. Pas nécessairement pour jouer la comédie. Elle pourrait peindre des décors, peut-être. N'importe quoi pour la faire sortir de son atelier. Elle passe ses journées à contempler ce portrait à moitié terminé de Peter. Je crois qu'elle n'a pas soulevé son pinceau depuis des semaines.

— Il me donne le frisson, ce tableau, avoua Gabri.

— C'est un peu culotté, non? fit Reine-Marie. Demander à l'un des plus grands artistes du Canada de peindre des décors pour une production amateur?

— Picasso a peint des décors, riposta Myrna.

— Pour les Ballets russes, souligna Reine-Marie.

— S'il vivait ici, je gage qu'il s'occuperait de nos décors, dit Gabri. Si quelqu'un pouvait le convaincre, ce serait elle.

Il gesticula en direction d'Antoinette et de Brian, qui s'avançaient vers la table.

— Bonne répétition? demanda Reine-Marie après leur avoir présenté Isabelle Lacoste.

— Ça irait mieux si celui-ci, répondit Antoinette en désignant Gabri d'un geste sec de la tête, suivait mes directives.

— Je dois être libre de mes choix artistiques.

— Tu le joues gai, dit Antoinette.

— Mais je suis gai, dit Gabri.

— Le personnage ne l'est pas, lui. Il sort tout juste d'un mariage en ruine.

— Justement. Il en sort. Parce qu'il est..., fit Gabri en se penchant vers elle.

— Gai ? risqua Brian.

Antoinette rit. C'était un rire franc, cordial et sans retenue. La femme plut à Isabelle.

— D'accord, joue-le comme tu veux, dit Antoinette. La pièce va être un triomphe. Tu ne réussiras pas à la gâcher, malgré tous tes efforts.

— C'est écrit sur l'affiche, leur confia Brian. "La pièce que même Gabri ne peut pas gâcher."

Il écarta les mains devant lui pour désigner une énorme bannière imaginaire.

Reine-Marie rit et sut que c'était sans doute la plus stricte vérité, voire une excellente façon d'attirer des spectateurs.

— Quel rôle jouez-vous ? demanda Isabelle à Myrna.

— Celui de la propriétaire d'une pension. J'avais l'intention de la jouer comme un homme gai, mais, comme Gabri m'a prise de vitesse, j'ai choisi une autre approche.

— Elle la joue comme une grosse femme noire, dit Gabri. C'est très inspiré.

— Merci, mon chéri, dit Myrna.

Ils se firent deux bises théâtrales, sans se toucher.

— Vous auriez dû voir leur production de *La Ménagerie de verre*, dit Armand.

Il écarquilla les yeux pour montrer à Isabelle que la pièce avait été exactement comme elle l'imaginait.

— Au fait, vous avez parlé à Clara ? demanda Antoinette à Myrna. Elle va accepter ?

— Je ne crois pas, répondit Myrna. Elle a besoin de temps.

— Elle a besoin de se changer les idées, a dit Gabri.

Isabelle jeta un coup d'œil au texte dans la main d'Antoinette.

— *Elle était assise et elle pleurait*, lut-elle. Une comédie ? Antoinette rit et lui tendit la pièce.

— C'est moins sombre qu'on pourrait le croire.

— En fait, c'est merveilleux, confirma Myrna. Et très drôle.

— Gai, diraient certains, lança Gabri.

— Bon, c'est l'heure, dit Isabelle en se levant. Je constate que la partie de soccer est terminée.

Dans le parc du village, les adultes et les enfants avaient cessé de jouer, et ils s'étaient tournés vers le pont enjambant la rivière Bella Bella, où un enfant s'approchait à toute vitesse en criant.

— Oh non, fit Gabri pendant qu'ils regardaient tous par la fenêtre. Pas encore.

Le garçon s'arrêta à l'entrée du parc et gesticula follement avec un bâton. Voyant que personne ne réagissait, il se dirigea vers le bistro.

— Cachez-vous, fit Myrna. Les hordes sauvages débarquent.

— Mon Dieu. Ne me dites pas que Ruth sera de la partie, elle aussi, lança Gabri en regardant frénétiquement autour de lui.

Mais il était trop tard. Le garçon franchit la porte, balaya la salle comble du regard. Et ses yeux clairs s'arrêtèrent. Sur Gamache.

— Vous êtes là, patron, fit le garçon en courant vers la table. Venez vite.

Agrippant la main de Gamache, il essaya de tirer l'homme imposant de sa chaise.

— Une minute, dit Armand. Du calme. Que se passe-t-il?

Le garçon était si débraillé qu'on l'aurait dit recraché par les bois. Il avait de la mousse et des feuilles et des brindilles dans les cheveux, ses vêtements étaient déchirés et, dans ses mains égratignées et crasseuses, il tenait un bâton de la taille d'une canne.

— J'ai trouvé quelque chose dans les bois. Vous n'en croirez pas vos yeux. Venez vite. Dépêchez-vous.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci? demanda Gabri. Une licorne? Un vaisseau spatial?

— Non, répondit le garçon d'un air contrarié.

Il se tourna ensuite vers Gamache.

— Il est énorme. Gigantesque.

— Quoi donc? demanda Gamache.

— Oh, ne l'encouragez surtout pas, Armand, dit Myrna.

— C'est un canon, expliqua le garçon, qui décela chez Gamache une lueur d'intérêt. Un canon géant, chef. Grand comme ça.

Il étira les bras et le bâton, atteignant la table voisine, fit voler des verres sur le sol.

— OK, dit Gabri en se levant. Ça suffit. Donne-moi ça.

— Non, répondit le garçon en protégeant le bâton.

— Tu me le donnes ou tu sors d'ici. Désolé, mais tu vois des clients avec des branches, toi ?

— Ce n'est pas une branche, répondit le garçon. C'est un fusil qui peut se changer en épée.

Il fit mine de le brandir, mais Olivier, qui s'était approché, l'attrapa dans sa main. Dans l'autre, il tenait un balai et une pelle à poussière.

— Nettoie-moi ça, dit-il sans acrimonie, mais avec fermeté.

— Bon. Comme vous voulez, répliqua le garçon en tendant le bâton à Gamache. Si quelque chose m'arrive, vous saurez quoi faire.

Il regarda Gamache avec le plus grand sérieux.

— J'ai confiance en vous, dit-il.

— Compris, dit Gamache d'un air grave.

Le garçon se mit à balayer. Armand, appuyant le bâton sur sa chaise, constata qu'il était encoché et gravé et que le garçon y avait inscrit son nom.

— Que voulait-il, ce coup-ci ? demanda Jean-Guy.

Annie et lui s'étaient approchés de la table. Avec les autres, ils observèrent les mouvements irrités du balai.

— Vous prévenir d'une invasion d'extraterrestres ?

— Non. Ça, c'était la semaine dernière.

— Oui. J'oubliais. Les Iroquois sont sur le pied de guerre ?

— De l'histoire ancienne, répondit Gamache. La paix a été rétablie. Nous leur avons restitué le territoire.

Il se tourna vers le garçon. Ayant interrompu son travail, Laurent avait enfourché le balai comme un destrier et se servait de la pelle à poussière comme d'un bouclier.

— Je le trouve plutôt mignon, dit Annie.

— Mignon ? Godzilla est mignon. Lui, c'est un danger public, dit Olivier après avoir obligé le garçon à descendre

de sa monture pour se concentrer de nouveau sur les tessons de verre.

— Au début, nous l'avons trouvé amusant, nous aussi, expliqua Olivier. Un sacré petit personnage. Jusqu'au jour où il est entré ici en courant pour nous dire que sa maison était en flammes.

— Elle ne l'était pas ? demanda Annie.

— À votre avis ?

— Nous avons rameuté les pompiers volontaires qui, à leur arrivée, ont trouvé Al et Evie dans leur jardin.

— Nous avons essayé de leur parler, ajouta Gabri. Mais Al a ri et a dit qu'il ne réussirait pas à changer Laurent, même s'il le voulait. C'était dans la nature du garçon.

— C'est sans doute vrai, dit Myrna.

— Ouais, eh bien, les tornades et les tremblements de terre font partie de la nature, eux aussi, dit Gabri.

— Vous pensez donc qu'on ne réussira pas à convaincre Clara de nous donner un coup de main pour les décors ? demanda Brian. Il ne reste que quelques semaines avant la première et nous avons besoin d'aide. C'est une excellente pièce, même si personne ne sait qui l'a écrite.

— Comment ? s'étonna Isabelle Lacoste en baissant les yeux sur le texte et en remarquant pour la première fois que le nom de l'auteur ne figurait pas sous le titre.

— Personne ne sait ? s'étonna-t-elle. Même pas vous ?

— Eh bien, oui, nous savons, avoua Antoinette. Seulement, nous gardons le secret.

— Croyez-moi, dit Gabri, ce n'est pas faute d'avoir essayé de percer le mystère. Pour ma part, je pense qu'elle est de David Beckham.

— Mais c'est..., commença Jean-Guy avant que Myrna lui coupe la parole.

— Inutile. La semaine dernière, il a décidé qu'elle était de Mark Wahlberg. Laissez-le à ses fantasmes. Et moi aux miens, dit-elle d'une voix rêveuse. Il assisterait à la première. Seul. Victoria et lui auraient eu une grosse dispute.

— Il séjournerait dans notre gîte, continua Gabri. Il sentirait le cuir et l'*Old Spice*.

— Il aurait besoin d'un livre à lire à l'heure du coucher, dit Myrna. Je lui en apporterais plusieurs et...

— Bon, ça suffit, lança Jean-Guy.

— Je veux en entendre plus, dit Reine-Marie.

Armand la regarda, amusé.

— Vous ne devinez jamais qui l'a écrite, cette pièce, enchaîna Brian en riant et en tapotant l'endroit où le nom avait été recouvert de correcteur liquide. De toute manière, vous ne le connaissez pas. C'est un certain John Fleming.

— Brian ! fit sèchement Antoinette.

— Quoi ?

— Nous étions convenus de ne pas en parler.

— Personne ne le connaît, de toute façon.

— Là n'est pas la question, répondit Antoinette, vexée, en gesticulant dans sa direction. Pff ! Tu es arpenteur-géomètre. Tu t'y connais en marketing, peut-être ? Je voulais créer un mystère, un suspense. Obliger les gens à se poser des questions. Et s'il s'agissait d'une pièce de Michel Tremblay ou d'un chef-d'œuvre égaré de Tennessee Williams ?

— Ou de George Clooney, risqua Gabri.

— Oooh, George Clooney, répéta Myrna, le regard à nouveau rêveur.

— John Fleming ? fit Gamache. Vous permettez ?

Il tendit la main, prit le texte sur la table et étudia le titre. *Elle était assise et elle pleurait.*

— Nous avons communiqué avec le service des droits d'auteur pour savoir comment obtenir les permissions et à qui verser les redevances, mais on n'avait aucune information sur la pièce ou son auteur, dit Brian, comme s'il devait s'expliquer devant des policiers.

Les pages qu'Armand tenait dans ses mains étaient cornées, tachées de café et couvertes de notes.

— C'est vieux, constata Reine-Marie.

La police de caractères était irrégulière, sans l'aspect lisse des textes produits par ordinateur. On reconnaissait plutôt la lourde empreinte d'une machine à écrire.

Armand hocha la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à voix basse.

— Rien.

Il sourit, sans que les rides de rire apparaissent au coin de ses yeux.

— Je joue aussi dans la pièce, dit Brian en brandissant son exemplaire du texte.

— Mon colocataire gai, leur expliqua Gabri.

— Il n'est pas gai et toi non plus, décréta sèchement Antoinette, exaspérée.

— Surtout, ne dites rien à Olivier, lança Myrna. Il risque d'être déçu.

— Et très surpris, ajouta Gabri.

Des feuilles en décomposition encore accrochées à son manteau et à son jean déchirés, le garçon fit disparaître le dernier tesson de verre et s'approcha de la table.

— Pour votre information, dit-il en tendant le balai et la pelle à poussière à Olivier, je suis presque certain qu'il y a des diamants, là-dedans.

— *Thanks*, fit Olivier.

— Allez, dit Armand en se levant et en rendant son bâton au garçon. Il se fait tard. Va chercher ton vélo. Je vais le mettre dans le coffre de ma voiture et te ramener chez toi.

— Il est vraiment très, très gros, ce canon, patron, insista le garçon en sortant du bistro sur les talons de Gamache. Aussi gros que cet immeuble. Et il y a un monstre dessus. Avec des ailes.

— Évidemment, acquiesça Armand. Je vais m'arranger pour qu'il ne te fasse pas de mal.

— Et je vais vous protéger, dit le garçon en brandissant le bâton si violemment qu'il atteignit Armand au genou.

— J'espère que vous avez un autre mari dans les coulisses, dit Antoinette. Celui-ci risque de ne pas survivre au trajet jusqu'à la voiture.

Ils virent Armand mettre la bicyclette dans le coffre de la Volvo, puis le bâton sur la banquette arrière, mais le garçon, avec fermeté, le récupéra. Il n'irait nulle part sans son arme. Après tout, le monde était dangereux.

Armand capitula, mais pas avant d'avoir exposé quelques règles de base.

— À votre place, dit Myrna, je m'inscrirais tout de suite à match.com.

Au bout de quelques kilomètres, le garçon se tourna vers Gamache.

— Qu'est-ce que vous fredonnez ?

— Je fredonnais, moi ? s'étonna Armand.

— *Yes*.

Et le garçon reproduisit l'air à la perfection.

— Ça s'appelle *By the Waters of Babylon*, expliqua Armand. C'est un hymne.

John Fleming. John Fleming. Il associait l'hymne à cet homme, sans savoir pourquoi.

“Impossible qu'il s'agisse de la même personne”, se dit-il. C'est un nom banal. Il voyait des fantômes là où il n'y en avait pas.

— On ne va pas à l'église, nous, dit le garçon.

— Nous non plus, avoua Armand. Pas souvent, en tout cas. Encore que j'aime bien, parfois, aller m'asseoir dans la petite église de Three Pines, quand il n'y a personne.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est tranquille.

Le garçon fit signe que oui.

— Des fois, je vais m'asseoir dans les bois parce que c'est tranquille. Ensuite, les extraterrestres débarquent.

D'une voix fluette, haut perchée, le garçon recommença à fredonner un air que Gamache reconnut en puisant dans des souvenirs très anciens.

— Comment se fait-il que tu connaisses cette chanson ? demanda Gamache. Ce n'est pas du tout de ton temps.

— Mon père me la chante tous les soirs à l'heure du coucher. C'est de Neil Young. Il dit que c'est un génie.

Gamache hocha la tête.

— Je suis d'accord avec ton père.

Le garçon serra le bâton.

— J'espère que le cran de sûreté est mis, au moins, dit Gamache.

— Oui, dit Laurent en se tournant vers Gamache. Le canon est réel, patron.

— Yes, dit Gamache.

Mais il n'écoutait plus. Il observait la route en songeant à la chanson qui s'incrétait dans sa tête.

*By the waters, the waters of Babylon,
We sat down and wept.*

Mais la pièce s'appelait autrement. Elle s'intitulait *Elle était assise et elle pleurait*.

Elle ne pouvait pas être l'œuvre de ce John Fleming là. Il n'avait pas écrit de pièce. Et même s'il l'avait fait, aucun metteur en scène digne de ce nom n'aurait songé à la produire. C'était sûrement un homonyme.

À côté de lui, le garçon contemplait le paysage du début d'automne et serrait le bâton juste en dessous de l'endroit où son père avait gravé son nom sur la poignée.

Laurent. Laurent Lepage.

Lorsque Armand rentra, les invités étaient déjà arrivés et sirotaient un verre en mangeant des chips au maïs avec de la trempe à la pomme et à l'avocat.

— Tu as ramené Laurent chez lui sans incident, alors ? fit Reine-Marie en l'accueillant à la porte. Pas d'invasion d'extraterrestres ?

— Nous avons tué la tentative dans l'œuf.

— Pas tout à fait, dit Gabri, debout dans la porte de leur bureau. L'un d'eux a franchi les défenses terrestres.

Armand et Reine-Marie jetèrent un coup d'œil dans la petite pièce attenante au salon, où une vieille femme anguleuse, avec des bas filés et un chandail rapiécé, lisait dans un fauteuil.

— Le vaisseau-merde, dit Gabri.

Une forte odeur de gin les assaillit. Un canard était assis sur les genoux de la vieille femme et Henri, le berger allemand des Gamache, recroquevillé à ses pieds, levait sur le volatile des yeux adoreurs.

— Surtout, ne te sens pas obligé de venir m'accueillir à la porte, dit Armand à Henri. Tout va bien. Je t'assure.

Il regarda le chien en secouant la tête. L'amour prenait toutes sortes de formes. C'était quand même une évolution par rapport au bras du canapé, le béguin précédent de l'animal.

— Les relents de gin ont été les premiers signes de l'infestation, expliqua Gabri. Tout indique qu'il s'agit du carburant des représentants de sa race.

— Qu'est-ce qu'on mange ? demanda leur voisine, Ruth Zardo, en s'extirpant avec difficulté du fauteuil.

— Vous êtes là depuis longtemps? demanda Reine-Marie.

— On est quel jour?

— Et moi qui croyais que tu étais partie tuer des bébés phoques à coups de gourdin, dit Gabri en prenant Ruth par le bras.

— Non, ça, c'est la semaine prochaine. Tu n'as pas lu les mises à jour de mon statut Facebook?

— Chameau.

— Homo.

Ruth entra en boitant dans le salon. Rose la cane la suivit au pas de l'oie, Henri derrière elle.

— Autrefois, j'étais chef de la section des homicides de la Sûreté du Québec, déclara Gamache avec mélancolie à la vue de ce défilé.

— Je n'en crois pas un mot, dit Reine-Marie.

— *Hi*, Ruth, dit Antoinette.

Ruth, qui n'avait pas noté la présence d'autres personnes, se tourna vers Antoinette et Brian, puis vers Myrna.

— Qu'est-ce qu'ils font ici?

— Contrairement à toi, nous avons été invités, espèce de vieille ivrogne démente, répondit Myrna. Comment peut-on être poète et faire complètement abstraction des événements et des personnes autour de soi?

— On se connaît? demanda Ruth.

Elle se tourna ensuite vers Reine-Marie.

— Où est couille molle? demanda-t-elle.

— Lui et Annie sont rentrés en ville avec Isabelle et les enfants, répondit Reine-Marie.

Elle aurait dû reprocher à Ruth l'usage du terme "couille molle" pour désigner leur gendre, mais, à vrai dire, Ruth l'employait depuis si longtemps que les Gamache ne le remarquaient plus. Jean-Guy lui-même répondait à ce nom. Mais seulement quand c'était Ruth qui l'utilisait.

— J'ai encore vu le petit Lepage sortir des bois en courant, dit Ruth. Qu'est-ce que c'était, cette fois-ci? Des zombis?

— En fait, je crois qu'il a dérangé un nid de poètes, dit Armand en prenant la bouteille de vin rouge pour remplir les verres avant de se servir de trempette à la pomme et à l'avocat. Il a eu la peur de sa vie.

— Les poèmes terrifient la plupart des gens, dit Ruth. Les miens, en tout cas.

— C'est vous qui faites peur aux gens, Ruth. Pas vos poèmes.

— Si vous le dites. C'est encore mieux. Alors qu'est-ce qu'il aurait vu, ce coup-ci ?

— Un canon géant avec un monstre dessus.

Ruth hocha la tête, impressionnée.

— L'imagination n'est pas une mauvaise chose, dit-elle. Il me fait penser à moi à son âge. Et regardez ce que je suis devenue.

— L'imagination n'y est pour rien, riposta Gabri. Ce sont de fieffés mensonges, point à la ligne. Je ne suis pas convaincu que le petit sache faire la différence, désormais.

Il se tourna vers Myrna.

— Qu'est-ce que tu en penses ? C'est toi, la psychiatre.

— Je ne suis pas psy, dit Myrna.

— T'es pas p'tite non plus, grogna Ruth.

— Je suis psychologue, précisa Myrna.

— Tu es bibliothécaire, dit Ruth.

— Pour la dernière fois, dit Myrna, ce n'est pas une bibliothèque. C'est une librairie. Cesse de te servir sans payer. Oh, et puis, laisse tomber.

Elle gesticula en direction de Ruth, qui souriait dans son verre, et se tourna de nouveau vers Gabri.

— Où en étions-nous, déjà ?

— Laurent. Il est fou ou pas ? Je me rends compte que, en ce qui concerne la raison, la barre n'est pas très élevée par ici, dit-il en regardant Ruth et Rose conférer à voix basse.

— C'est difficile à dire. Dans ma pratique, j'ai vu des tas de gens qui avaient plus ou moins perdu le contact avec la réalité. Mais c'étaient des adultes. Chez les enfants, la frontière entre le réel et l'imaginaire est floue. Elle se précise au fur et à mesure qu'ils grandissent.

— Pour le meilleur et pour le pire, dit Reine-Marie.

— Moi, en tout cas, j'ai vu le pire, poursuivit Myrna. Les délires de mes clients étaient souvent de nature paranoïde. Ils entendaient des voix, ils voyaient des choses horribles. Ils faisaient des choses horribles. Laurent semble un garçon heureux. Équilibré, même.

— On ne peut pas être à la fois heureux et équilibré, déclara Ruth en riant à cette idée.

— Je ne crois pas qu'il soit équilibré, dit Antoinette. Écoutez, je n'ai rien contre l'imagination. Au contraire. Le théâtre s'en nourrit. Il en dépend. Mais je suis d'accord avec Gabri. Dans le cas de Laurent, c'est autre chose. Ne devrait-il pas en être revenu, à son âge? Comment appelle-t-on quelqu'un qui ne comprend rien aux conséquences de ses actes ou s'en moque complètement?

— Ruth Zardo? risqua Brian.

Il y eut un silence étonné, suivi de rires. Ruth s'y joignit de bon cœur.

Brian Fitzpatrick était un homme de peu de mots. Mais ceux qu'il prononçait en valaient la peine.

— À mon avis, Laurent n'est pas psychotique, si c'est ce que vous laissez entendre, dit Myrna. Pas plus que les autres gamins de son âge. Chez certains, l'imagination est si forte qu'elle l'emporte sur la réalité. Mais, je le répète, ils finissent par en sortir.

Elle jeta un coup d'œil à Ruth qui caressait sa cane en lui chantant une chanson.

— Enfin, pour la plupart.

— Il nous a raconté un jour qu'une de ses camarades de classe avait été enlevée, dit Brian. Vous vous en souvenez.

— Ah bon? s'étonna Armand.

— Oui. Nous avons mis une minute à nous rendre compte que c'était une fabulation. Mais quelle longue minute! Les parents de la fillette étaient attablés au bistro quand il est entré en courant avec cette histoire. Je ne pense pas qu'ils s'en soient encore remis. Ni qu'ils lui aient pardonné. Dans le coin, il ne gagnerait pas de concours de popularité.

— Qu'est-ce qui le pousse à dire de telles faussetés? demanda Reine-Marie.

— Vos enfants ont dû inventer des choses, eux aussi, dit Myrna.

— Oui, bien sûr, mais rien d'aussi dramatique que...

— Ni d'aussi bien imaginé, lança Antoinette. Il est très convaincant.

— Il a sans doute seulement besoin d'attention, dit Myrna.

— Mon Dieu, j'ai horreur de ce genre de personnes, déclara Gabri en essayant de faire tenir une carotte en équilibre sur son nez.

— Tiens, voici justement un phoque en attente d'un bon coup de gourdin, dit Myrna.

Ruth s'esclaffa.

— Au fait, tu ne devrais pas être dans la cuisine ? fit-elle.

— Et toi, tu ne devrais pas être en train de découper des yeux dans un drap ? demanda Myrna.

— Je l'aime bien, cet enfant, dit Ruth, mais regardons les choses en face. Il était foutu dès sa conception.

— Que voulez-vous dire ? demanda Reine-Marie.

— Eh bien, vous n'avez qu'à regarder ses parents.

— Al et Evelyn ? fit Armand. Je les aime bien. Tiens, ça me fait penser...

Il alla prendre un fourre-tout resté près de la porte.

— Al m'a donné ça.

— Mon Dieu, s'écria Antoinette. Ne me dites pas que ce...

— Ce sont des pommes, fit Armand en brandissant le sac.

Gamache sourit. Lorsqu'il avait déposé Laurent, son père, sur la galerie, triait des betteraves destinées à des paniers de légumes biologiques.

Al Lepage avait une apparence très particulière. Si une montagne s'animait, elle ressemblerait au père de Laurent. Solide, escarpé. Il portait ses cheveux longs et gris en une queue de cheval qu'il n'avait sans doute pas dénouée depuis les années 1970.

Sa barbe, également grise et broussailleuse, lui couvrait presque toute la poitrine. On distinguait à peine la chemise à carreaux cachée dessous. Selon les jours, cette barbe était libre, tressée ou, comme cet après-midi, nouée en une deuxième queue de cheval. On aurait dit que la tête d'Al allait bientôt recevoir une teinture *tie-dye*.

Al ressemblait, comme l'avait un jour déclaré Ruth, à un cheval à deux culs.

— Salut, poulet, avait dit Al lorsque Armand avait immobilisé la voiture et que Laurent en était sorti en courant.

— Salut, hippie, avait répondu Armand en se dirigeant vers l'arrière de la voiture.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait? demanda Al en aidant Gamache à sortir la bicyclette.

— Rien. Il a juste causé un peu de grabuge au bistro.

— Des zombis? Des vampires? Des monstres? risqua le père de Laurent.

— Un monstre, répondit Armand en refermant le coffre. Au singulier.

— Tu baisses, dit Al à son fils.

— C'était un énorme canon, papa. Plus gros que la maison.

— Va te décrotter un peu avant le repas. Tu fais peur à voir. Grouille-toi avant que ta mère t'attrape.

— Trop tard, dit une voix de femme.

Armand leva les yeux et vit Evelyn qui, debout sur la galerie, les mains sur ses amples hanches, secouait la tête. Elle était beaucoup plus jeune qu'Al. D'au moins vingt ans, ce qui lui donnait plus ou moins quarante-cinq ans. Elle portait une chemise à carreaux, elle aussi, et une jupe évasée qui descendait jusqu'à ses chevilles. Ses cheveux étaient noués, comme ceux de son mari, mais quelques mèches folles encadraient son visage rougi.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois? demanda-t-elle à Laurent avec un mélange d'amusement et de tolérance lasse.

— J'ai trouvé un canon dans les bois.

— Ah bon?

Evelyn semblait inquiète et Gamache fut une fois de plus stupéfait de constater que cette femme croyait ce que racontait son fils. "Est-ce un effet de l'amour? se demanda-t-il, ou est-elle atteinte du même délire que Laurent? D'un redoutable cocktail de folie et de propension à prendre ses désirs pour des réalités?"

— Juste de l'autre côté du pont. Dans les bois.

Laurent pointa avec son bâton et faillit atteindre Gamache en plein visage.

— Où est-il maintenant? demanda-t-elle. Tu penses qu'on devrait aller jeter un coup d'œil, Al?

— Attends, Evie, dit son mari d'une voix grave et profonde.

— Il est énorme, maman. Plus gros que la maison. Et il y a un monstre dessus. Avec des ailes.

— Ahhh, fit Evelyn. Merci de l'avoir ramené, Armand. Vous êtes sûr de ne pas vouloir le garder chez vous un petit moment ?

— Maman...

— Rentre vite te laver. J'ai préparé des écureuils.

— Encore ?

Armand sourit. Il se demandait toujours si les Lepage mangeaient vraiment ce qu'ils disaient. À son avis, ils étaient plutôt végétariens. Il les savait autosuffisants, en tout cas, dans la mesure du possible, grâce notamment à la vente de paniers de produits biologiques à des abonnés, dont Reine-Marie et lui.

L'hiver, ils joignaient les deux bouts en donnant des cours sur le mode de vie durable. Que ces deux-là se soient trouvés tenait du miracle absolu. Comme Rose et Henri. Et comme l'enfant qu'Al et Evie avaient eu sur le tard. Un miracle en engendrant un autre. Un enfant sauvage.

— Pourquoi ce sont toujours des armes ? demanda Al.

— C'est toi qui lui as fait cadeau de ce bâton pour son anniversaire, répondit Evie. Maintenant, il passe tout son temps à plonger derrière des meubles pour tirer sur des monstres. Vous n'avez pas idée du nombre de fois où j'ai été fauchée, confia-t-elle à Armand.

— C'était une baguette magique, se défendit Al. Une épée, tout au plus. Mais pas un fusil. Je ne lui aurais jamais offert un fusil. J'ai horreur des armes à feu.

— Tu lui as donné un bâton et de l'imagination, dit Evie. Qu'est-ce que tu voulais qu'un garçon de neuf ans en fasse ?

— C'était une baguette magique, expliqua Al à Gamache.

Armand sourit. S'il avait offert un bâton à son fils pour son neuvième anniversaire, Daniel, vingt ans plus tard, pleurerait encore. Quel genre d'enfant se contente d'un bâton comme cadeau d'anniversaire et, en plus, apprend à le chérir ?

— Saluez Reine-Marie de ma part, dit Evie. Le prochain panier est presque prêt. Nous finissons tout juste la récolte. Prenez ça, en attendant.

Elle lui tendit le sac rempli de pommes McIntosh.

— Merci, dit-il en feignant la surprise et la sincérité.

Évie rentra et Al la suivit. Sur le pas de la porte, il se retourna vers Gamache et dit :

— Merci de l'avoir ramené.

— Ça m'a fait plaisir. C'est un gentil garçon.

— Il est fou, mais nous l'aimons.

Al secoua la tête.

— Un canon...

“Un monstre”, songea Armand sur le chemin du retour.

Sauf que le monstre auquel il pensait n'était pas le fruit de l'imagination de Laurent. Il était réel, celui-là. Et il avait un nom et un pouls, mais pas, à la connaissance de Gamache, de cœur.

— Pourquoi n'aimez-vous pas les parents de Laurent, Ruth ? demanda Reine-Marie en posant sur la table le ragoût de poulet accompagné de boulettes de pâte aux fines herbes.

Dans la grande cuisine champêtre, ils avaient pris place autour de la table en pin. Antoinette trancha la miche, tandis que Gabri mélangeait la salade.

— Ce n'est pas elle, c'est lui, dit Ruth en posant son verre sur la table et en les regardant. C'est un lâche.

— Al Lepage ? s'étonna Brian. J'ai entendu dire qu'il avait été objecteur de conscience, mais ça ne fait pas de lui un lâche pour autant, non ?

Ruth et Rose le fusillèrent du regard, mais sans rien dire.

— Lorsqu'ils ont été conscrits pour prendre part à une guerre qu'ils ne voulaient pas faire, ils étaient eux-mêmes des enfants, dit Armand. Ils ont renoncé à leur pays, à leur famille et à leurs amis pour venir ici. Pas vraiment facile, comme choix. Ils ont pris position. Je ne les considère pas du tout comme des lâches. Et j'aime bien Al.

— Ils ont pris position en fuyant ? rétorqua Ruth. Il a fallu qu'un autre garçon prenne la place de ce type. Vous croyez qu'il y pense, à ça ?

— Tout le village a été peuplé par des hommes et des femmes qui fuyaient une guerre à laquelle ils ne croyaient pas,

soulinha Myrna. Les trois pins sont un code ancien désignant un sanctuaire.

— Plutôt un asile, précisa Gabri.

— Je connais l'histoire du village, dit Ruth.

— Changeons de sujet, proposa Brian en se tournant vers Reine-Marie. Il paraît que vous allez vous joindre à la Troupe de l'Estrie?

— Pardon? fit Armand en regardant sa femme.

— Je me suis dit que ce serait peut-être amusant.

— De fait, c'est amusant, confirma Gabri. Venez à la répétition de demain et vous verrez. Je vais vous laisser mon exemplaire du texte.

— Très bien. Je serai là. À quelle heure? demanda Reine-Marie.

— Dix-neuf heures, répondit Brian. Portez de vieux vêtements. On va faire de la peinture. Et vous, Ruth?

— Oui, tu serais parfaite, dit Gabri. Depuis des années que tu fais semblant d'être humaine...

— Mais pas toujours de façon convaincante, dit Myrna. Pour ma part, je n'y ai jamais cru.

Ruth, perdue dans ses pensées, avait sombré dans un état de stupeur.

— Passons au salon, proposa Reine-Marie après le repas. Laissez les assiettes où elles sont. Henri va les laver avec sa langue.

En se levant de table, les invités échangèrent des regards et constatèrent que Reine-Marie souriait. Dans le salon, Armand jeta une autre bûche dans le feu et tendit les paumes vers les flammes.

— Tu as froid? demanda Reine-Marie. Tu couves quelque chose?

Elle posa la main sur le front de son mari.

— Non, c'est juste un frisson, expliqua-t-il.

Antoinette s'avança et désigna le feu d'un geste de la tête.

— En septembre, ils sont sympathiques, non? Joyeux. En juin, par contre, ils sont juste déprimants.

Reine-Marie rit et alla trouver Ruth. Antoinette fit le geste de s'éloigner, mais Armand la rappela.

— À propos de la pièce..., fit-il.

— Oui?

— Brian a dit qu'elle était de John Fleming.

Immuable, elle l'étudia de ses yeux clairs.

— Il n'aurait pas dû dire ça.

— Mais il l'a fait. Pourquoi tenez-vous tellement au secret?

— C'est une question de marketing, je l'ai déjà dit. Comme c'est une nouvelle pièce, nous devons tout faire pour piquer la curiosité.

— Une pièce secrète a peu de chances de susciter l'intérêt des médias.

— Au début, peut-être. Mais cette pièce n'est pas l'œuvre banale d'un inconnu, Armand. C'est un travail brillant. Je monte des pièces de théâtre amateur et professionnel depuis des années, et c'est l'une des meilleures.

— Pour un amateur, dit Armand.

— Pour n'importe qui. Attendez de la voir. Je n'hésiterais pas à la comparer à des œuvres de Miller, de Stoppard et de Tremblay. Comme si l'auteur avait croisé *Notre petite ville* et *Les Sorcières de Salem*.

Gamache, qui avait l'habitude de l'hyperbole, en particulier chez les gens de théâtre, ne fut pas surpris.

— Je ne mets pas en doute les qualités de la pièce, dit-il d'une voix à peine audible dans le crépitement des flammes qui attaquaient le bois sec. Je m'interroge sur le dramaturge.

— Je ne peux rien vous dire de lui.

— Vous l'avez rencontré? demanda Gamache.

Antoinette hésita.

— Non. Brian a trouvé le texte dans les papiers de mon oncle, après sa mort.

— Pourquoi avez-vous recouvert le nom de l'auteur de correcteur liquide?

— Je vous l'ai déjà dit. Je voulais piquer la curiosité des gens. Dès que la pièce sera présentée, tout le monde se demandera qui en est l'auteur.

— Et qu'allez-vous dire?

Antoinette, à ce stade de la conversation, semblait tendue.

— Qui a écrit *Elle était assise et elle pleurait*? demanda Gamache à voix basse.

— Un certain John Fleming, comme l'a dit Brian.
— Je connais un John Fleming, dit Gamache. Et vous aussi.
Tout le monde le connaît, d'ailleurs.

Il la regardait fixement.

— C'est bien ce John Fleming là ?

— Je ne sais pas, répondit-elle après un long silence.

— Si, vous savez.

Il continua de la scruter jusqu'à ce qu'elle rougisse.

— Elle sait quoi ? demanda Gabri en leur apportant des cafés.

Il perçut trop tard la tension entre les deux.

— Dites-moi que ce n'est pas le même homme, je vous en prie, implora Gamache en cherchant du regard le visage d'Antoinette.

Puis celui de Gamache sembla s'effondrer.

— Mon Dieu, c'est lui, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gabri qui, tout en sachant que c'était impossible, aurait donné n'importe quoi pour battre en retraite.

— Vous le lui dites ? demanda Gamache. Ou je m'en charge ?

— Dire quoi ? demanda Myrna en se joignant à eux.

Armand se dirigea vers la table située près de la porte où Gabri avait laissé son texte.

— Dites-leur qui a écrit ceci, dit-il en tendant le document à Antoinette. Dites-leur pourquoi vous tenez tant à leur cacher l'identité de l'auteur. La vraie raison.

En entendant la voix d'Armand, Reine-Marie leva les yeux. Il frôlait l'impolitesse envers leurs invités. Depuis qu'ils se connaissaient, c'est-à-dire très longtemps, cela lui était rarement arrivé. Il n'avait pas apprécié tous leurs invités et n'avait pas toujours été d'accord avec eux, certes, mais il s'était toujours montré courtois.

En ce moment, c'était limite. Il dépassa les bornes en pressant la pièce entre les mains d'Antoinette.

— Dites-leur, alors.

Elle la prit et se tourna vers les autres invités.

— Elle est de John Fleming.

— Ça, on le sait déjà, dit Myrna. Brian nous l'a dit au bistro. Tu te souviens ?

— C'est ça qui va faire sensation ? s'étonna Gabri. C'est ça, ton plan de marketing génial ? Ce n'est pas exactement un grand nom.

— Si, pourtant, dit Armand. Au Canada, tout le monde le connaît. Partout, en Amérique du Nord, en fait. Il est célèbre. Tristement célèbre.

Ils semblaient tous perplexes, déconcertés par le comportement et l'insistance d'Armand. Mais alors Myrna se laissa tomber. Si le canapé ne s'était pas trouvé là, elle se serait peut-être écroulée par terre. Brian attrapa sa tasse juste avant qu'elle se renverse.

— Ce John Fleming là ? murmura Myrna.

Gabri, au lieu de s'effondrer, donna plutôt l'impression de se pétrifier en regardant Antoinette. Méduse parmi eux.

— Tu n'as pas fait ça ? dit-il. Dis-moi que tu n'as pas fait ça.

De retour chez elle, Ruth tourna la clé dans la serrure et s'appuya contre la porte, le cœur battant, la respiration hale-tante. Serrant Rose contre sa poitrine, elle s'adossa au bois de la porte. C'était tout ce qui les séparait, Rose et elle, du monde étranger qui avait produit John Fleming.

Ensuite, elle tira les rideaux et sortit de son sac le texte qu'elle avait volé.

Après s'être préparé une tasse de thé, Ruth ouvrit la pièce et commença à lire.

La soirée prit fin et Armand entra dans la cuisine. Reine-Marie entendit l'eau couler, les assiettes et les couverts tinter.

Puis le tintement s'interrompit et elle n'entendit plus que le bruit de l'eau. Elle se dirigea vers la cuisine, mais s'arrêta à la porte. Penché au-dessus de l'évier, serrant le comptoir de ses grosses mains, Armand donnait l'impression d'être sur le point de vomir.

— Vas-tu aller à la répétition, demain ? demanda Gabri à Myrna pendant qu'ils rentraient chez eux.

— Oui, je suppose. Je ne sais pas. Je... Je...

— Je sais. C'est pareil pour moi.

Gabri lui souhaita bonne nuit en l'embrassant sur les joues et entra dans le bistro pour aider Olivier à terminer le service du soir. Myrna grimpa les marches du loft qu'elle occupait au-dessus de la librairie, enfila son pyjama et se rendit compte qu'elle était à la fois épuisée et complètement réveillée. Jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle vit de la lumière chez Clara.

Il était vingt-trois heures.

Drapant un châle sur ses épaules, elle mit des bottes de caoutchouc et longea le parc du village avant de frapper chez son amie. Puis elle ouvrit.

— Clara ?

— Ici.

Myrna la trouva dans son atelier, assise devant la toile inachevée. Peter Morrow, spectral, lui rendit son regard. À moitié achevé. Un demi-homme dans une vie inachevée.

Clara portait un survêtement et tenait un pinceau dans sa bouche. Ses cheveux, dans lesquels elle n'arrêtait pas de passer les mains, se dressaient à des angles improbables.

— De la pizza ? fit Myrna en prenant un morceau de champignon dans la tignasse de son amie.

— Oui. Reine-Marie m'a invitée à la soirée, mais je n'étais pas d'humeur à ça.

Myrna examina le chevalet et comprit pourquoi. Clara était de nouveau obsédée par le portrait. Et Peter, bien que disparu, parvenait encore à saboter le travail de sa femme.

— Tu veux qu'on en parle ? proposa Myrna en tirant un tabouret.

Clara posa le pinceau et peigna ses cheveux grisonnants avec ses doigts, si fort que des bouts de pepperoni et des miettes en tombèrent.

— Je ne sais plus ce que je fais, dit Clara en gesticulant devant le portrait. Comme si je n'avais jamais peint de ma vie. Oh, mon Dieu. Et si je ne pouvais plus jamais peindre ?

En proie à la panique, elle regarda fixement Myrna.

— Ça va revenir, promit Myrna. Mais ce n'est peut-être pas le bon portrait. Il est peut-être trop tôt pour faire celui de Peter, non ?

Peter semblait les observer. Un fin sourire sur son beau visage. Myrna se demanda si Clara se rendait compte qu'elle avait déjà saisi l'essence de l'homme. Myrna était très attachée à Peter, mais elle savait aussi qu'il pouvait être un sacré numéro. Ce numéro-ci, en l'occurrence. Et Myrna se demanda si Clara avait ajouté des éléments au portrait ou si elle en avait au contraire retranché. Devenait-il de moins en moins substantiel ?

Elle se détourna et écouta Clara parler de ce qui était arrivé. À Peter. Cette histoire, Myrna la connaissait bien. Elle avait été aux premières loges.

Mais elle écouta, écouta encore. Et encore.

Avec chaque récit, Clara se délestait d'un fragment de son insupportable douleur. De son sentiment de culpabilité. De son chagrin. Clara émergeait de l'océan, toute ruisselante de souffrance, mais, au moins, elle ne se noyait plus.

Clara se moucha et s'essuya les yeux.

— Tu t'es bien amusée chez les Gamache ? demanda-t-elle. Quelle heure est-il ? Qu'est-ce que tu fais en pyjama ?

— Il est vingt-trois heures trente, répondit Myrna. On peut aller dans la cuisine ?

“Loin de cette foutue peinture”, songea-t-elle.

— Du thé ? proposa Clara.

— Une bière ? rétorqua Myrna en allant prendre deux bouteilles dans le réfrigérateur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Clara.

— Tu sais que je fais partie de la Troupe de l'Estrie ?

— Tu ne vas tout de même pas me redemander d'aller peindre des décors ?

Voyant que son amie ne répondait rien, Clara lui prit la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La pièce que nous montons... *Elle était assise et elle pleurait...*

— La comédie musicale ?

La repartie n'arracha même pas un sourire à Myrna.

— Antoinette a enlevé le nom de l'auteur de la couverture. Elle tenait à garder le secret.

Clara hochla la tête.

— Vous étiez tout énervés, Gabri et toi. Et si c'était une œuvre de Michel Tremblay ou encore de Leonard Cohen ?

— Gabri misait plutôt sur Wayne Gretzky.

— C'est un joueur de hockey, dit Clara.

— Tu connais Gabri, fit Myrna. Quoi qu'il en soit, Antoinette a dit que c'était pour piquer la curiosité, susciter l'intérêt des gens. Les faire jaser.

— Mais ce n'était pas la vraie raison ? risqua Clara, consciente de la direction que prenait la conversation.

— Il s'avère que le dramaturge est célèbre, expliqua Myrna, mais pas comme on pourrait l'espérer. Il s'agit de John Fleming.

Clara secoua la tête. Le nom ne lui disait rien. Et pourtant, elle sentait une sorte de picotement. De mordillement, en réalité.

Myrna attendit.

Clara détourna les yeux dans l'espoir de reconnaître le nom. L'homme. John Fleming.

— C'est quelqu'un que nous avons rencontré ? demanda-t-elle.

Myrna secoua la tête.

— Mais nous le connaissons.

Myrna hochla la tête.

Puis la lumière se fit dans l'esprit de Clara. Les manchettes. Des images, vues à la télévision, de photographes jouant des coudes afin d'immortaliser pour la postérité un petit homme, vêtu d'un costume impeccable, qu'on faisait entrer dans le tribunal.

Comme les vrais monstres étaient différents de ceux qu'on voyait dans les films !

John Fleming était effectivement célèbre.

Ruth termina la dernière page et posa une main veinée de bleu sur la liasse de feuilles.

Puis, d'un geste décidé, elle alluma les bûches dans l'âtre et tint le texte au-dessus d'elles jusqu'à ce que sa peau mince

commence à roussir. Elle ne put toutefois se résoudre à aller jusqu'au bout.

— Reste là, ordonna-t-elle à Rose, qui l'observait du fond de son nid de flanelle.

Ayant déniché une petite pelle, Ruth sortit et, s'agenouillant, se mit à charcuter la terre. À découper l'herbe. À creuser de plus en plus profondément, luttant pour chaque centimètre, comme si le sol, au fait de ses intentions, lui opposait une vive résistance. Ruth, cependant, n'abandonna pas. Si elle avait pu creuser jusqu'à la roche-mère, elle l'aurait fait. Au bout d'un moment, le trou fut assez profond pour ses fins.

Saisissant le texte, Ruth le déposa au fond. Puis elle le recouvrit en déplaçant la terre à deux mains. Assise sur ses talons, à genoux sous le ciel nocturne, elle se demanda s'il fallait prononcer quelques mots. Une mince prière ? Une imprécation ?

— *Et maintenant c'est maintenant*, murmura-t-elle, citant son propre poème au-dessus de la terre fraîchement retournée.

*et la chose sombre est là,
et après tout, ce n'est rien de nouveau ;
il ne s'agit après tout que d'un souvenir :*

Elle se releva et baissa les yeux et songea à ce qu'elle avait fait. Et à ce qu'il avait fait, lui.

le souvenir d'une peur

Peut-être devrait-elle dire quelque chose à Armand. Peut-être aussi que tout s'arrangerait. Que tout resterait enfoui.

Ruth rentra chez elle en ayant soin de verrouiller la porte.

— Je songe à abandonner la pièce, dit Gabri.

Au bistro, la course folle du déjeuner avait pris fin et les clients du gîte étaient repartis après le week-end. À présent, Gabri était assis dans un fauteuil confortable près de la fenêtre en saillie de la librairie de livres neufs et usagés de Myrna. Cette dernière avait pris place en face de lui, dans son propre fauteuil, impossible à rater puisque, avec les années, il avait épousé ses amples formes. À côté d'elle, par terre, se trouvait une pile de livres qui attendaient d'être étiquetés et rangés sur les tablettes.

Vus de l'extérieur, ils auraient pu passer pour des mannequins dans une vitrine, à condition de faire abstraction de leurs mines sinistres.

— J'ai décidé de me retirer, lui confia Myrna.

— Est-ce la bonne attitude? demanda Gabri. La première est imminente. Que va faire Antoinette si nous désertons le navire?

— Ce qu'elle aurait dû faire depuis le début, dit la voix de Clara en provenance du centre du magasin.

Elle examinait la tablette des "Nouveautés", terme, en l'occurrence, tout relatif.

— Elle va tout annuler.

— Ce livre a été interdit, tu sais, dit Myrna en voyant le roman que Clara tenait à la main. *Fahrenheit 451*.

— A-t-il aussi été brûlé? demanda Clara en venant les rejoindre. Le feu de l'enfer, c'est peut-être ça. Des livres consumés par les flammes. Je me demande s'ils sont conscients de l'ironie de la situation.

— J'en doute, répondit Myrna. Mais faisons-nous la même chose ?

— Nous n'incendions pas la pièce, dit Gabri. Nous refusons simplement de la soutenir. Comme des objecteurs de conscience.

— Si nous sommes décidés à nous désister, dit Myrna, nous devons voir clair dans nos agissements et nos motivations. Nous exigeons le retrait d'une pièce. Pas parce qu'elle renferme des horreurs, mais bien parce que son auteur nous déplaît.

— À t'entendre, on croirait qu'il s'agit d'un conflit de personnalités, dit Gabri. Le problème, c'est ce qu'a fait John Fleming et non la haine que nous avons pour lui.

— *Toc-toc*, fit une voix familière à la porte de la librairie.

Ils levèrent les yeux sur Reine-Marie, Armand et Henri.

— Nous étions sortis faire une promenade et nous vous avons vus par la fenêtre, expliqua Armand.

— Nous tombons mal ? demanda Reine-Marie en examinant leurs visages.

— Non, répondit Clara. Je gage que vous pouvez deviner de quoi nous parlions.

Reine-Marie hocha la tête.

— De la même chose que nous. La pièce.

— La pièce maudite, fit Myrna. Je vais me retirer. La crise qu'Antoinette va piquer... Je me sens mal à chier.

— Vous avez remarqué les rimes ? demanda Gabri. Retirer. Piquer. Chier. On jurerait un sonnet de Shakespeare.

— Vous avez l'impression de trahir une amie, dit Reine-Marie.

— En partie, oui. Mais je possède une librairie, dit Myrna en balayant des yeux les rangées de livres qui longeaient les murs et découpaient des allées au centre de la pièce. Tant de livres ont été interdits et brûlés. Celui-ci, dit-elle en désignant l'exemplaire de *Fahrenheit 451* que Clara tenait toujours à la main. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur. Les Aventures de Huckleberry Finn*. Même le *Journal d'Anne Frank*. Tous ces livres ont été bannis par des gens qui croyaient posséder la vérité. Et si nous nous trompions ?

— Vous ne bannissez rien du tout, dit Clara. Il a le droit d'écrire et vous de lui retirer votre soutien.

— C'est du pareil au même. Si Gabri et moi abandonnons et que nous en informons les autres, la production est fichue. Et vous savez quoi ? C'est en plein ce que je souhaite. Antoinette, du moment qu'elle a su qui était l'auteur de la pièce, n'aurait jamais dû la monter. N'est-ce pas, Armand ?

— Absolument.

S'ils espéraient de sa part une réponse hésitante, tourmentée, ils furent déçus. Sa réaction avait été rapide et sans équivoque.

Armand Gamache ne nourrissait aucun doute. Cette pièce n'aurait jamais dû voir la lumière du jour. De la même façon que son auteur ne devrait plus jamais voir la lumière du jour.

— D'autres tueurs ont écrit des livres et même des pièces de théâtre, dit Myrna.

— John Fleming est différent, rétorqua Clara. Nous le savons tous.

— Vous êtes une artiste, dit Reine-Marie. Croyez-vous vraiment qu'il faille juger une œuvre par son auteur ? Ne devrait-elle pas plutôt être évaluée au mérite ?

Clara laissa entendre un énorme soupir.

— La bonne réponse, je la connais. Et je suis consciente de ce que je ressens. Aurais-je envie de posséder un tableau peint par Jeffrey Dahmer ou de servir un repas fait à partir des recettes familiales de Staline ? Non.

— Là n'est pas la question, dit Gabri. C'est une affaire de choix, de libre arbitre. Peut-être vaut-il mieux laisser Antoinette produire la pièce et permettre aux gens de décider s'ils ont envie de la voir ou pas.

— Tu remets en question ta démission ? demanda Myrna.

— Jamais de la vie, répondit-il. Je ne m'approcherai plus jamais de cette pièce. Elle a été écrite par un tas de merde et il y a de la merde dessus. Juste ou pas, c'est comme ça.

— Prenez l'exemple de Wagner, dit Reine-Marie. On l'associe tellement aux nazis et à l'Holocauste que, pour plusieurs, sa musique, aussi brillante soit-elle, est irrémédiablement gâchée.

— Que Wagner ait été violemment antisémite n'arrange rien, dit Gabri.

— Est-ce une raison suffisante pour ne pas jouer une musique sublime ? demanda Reine-Marie.

— La raison n'y est pas pour grand-chose, fit Myrna. Je suis la première à admettre que je perdrais tout débat sur la question de savoir si la pièce de Fleming devrait être jouée ou pas. Je sais qu'il avait le droit de l'écrire et que n'importe quelle compagnie théâtrale a le droit de la produire. Seulement, je ne veux pas y être associée. Je ne peux pas défendre mes sentiments : ils sont ce qu'ils sont.

— Je reviens à la question initiale, dit Reine-Marie. La création est-elle indissociable de son créateur ? Est-ce important de faire la différence ?

— C'est important, dit Gamache. Dans certains cas, cependant, la censure se justifie.

Ils se tournèrent vers lui, étonnés par son ton convaincu. Même Reine-Marie semblait renversée.

— Et moi qui t'avais toujours pris pour un défenseur de la liberté d'expression, Armand, même quand on s'en sert contre toi.

— Dans une société libre, il y a des exceptions, répondit Armand. Il y a toujours des exceptions.

Et John Fleming, il le savait, était un cas exceptionnel.

— Est-il question de meurtres dans la pièce ? demanda Clara.

— Non, admit Gabri. C'est plutôt drôle, en fait. C'est l'histoire d'un type qui gagne sans arrêt à la loterie et gaspille les chances qui lui sont données. Il aboutit toujours dans la même pension, avec les mêmes personnes.

— Par moments, c'est carrément hilarant, acquiesça Myrna. Et puis, on est incroyablement ému. Je ne sais pas comment il a fait.

— Rien à voir, donc, avec Fleming et ses crimes ? demanda Reine-Marie. Rien à voir avec lui en tant qu'homme ?

— Au contraire, dit Armand d'une voix sèche, tendue, la pièce a tout à voir avec lui.

Ils se tournèrent vers lui. Jamais encore ils ne l'avaient vu si proche de se fâcher contre sa femme.

— Si John Fleming est l'auteur de cette pièce, elle est forcément grotesque. Le contraire est impossible. Ça ne saute peut-être pas aux yeux, mais il est présent dans chaque mot,

dans chaque geste des personnages. Le créateur et sa créature ne font qu'un.

Il croisa les doigts.

— C'est sa façon de s'évader. Par le truchement du verbe et par la décence des autres. C'est comme ça que John Fleming s'immisce dans votre tête. Et vous ne voulez pas le trouver là. Croyez-moi.

Pendant un moment, il sembla possédé. Et puis le moment passa, s'estompa. À la fin, Armand Gamache avait simplement l'air hanté. Le silence se fit dans la librairie. Seul l'entre-coupait le tintement du collier du chien qui, passant derrière Armand, se blottit contre sa jambe.

— Désolé, fit Armand en se frottant le front et esquissant un mince sourire. Pardonnez-moi.

Il prit la main de Reine-Marie et la serra.

— Je comprends, dit-elle, tout en sachant que ce n'était pas tout à fait exact.

Elle avait suivi l'affaire Fleming dans les médias, mais c'était la seule dont Armand ne lui parlait jamais.

— Plus vite nous préviendrons Antoinette, mieux ça vaudra, dit Gabri. J'ai un brin de ménage à faire au bistro. Je passe te prendre dans une heure, Myrna? Nous ferons le trajet ensemble.

Myrna accepta. Gabri sortit, suivi de Clara, qui les salua en agitant son livre.

— Je vais au magasin général, dit Reine-Marie en laissant Armand et Henri dans la librairie.

Myrna se cala dans son fauteuil et regarda Armand, qui s'était assis à la place libérée par Gabri.

— Vous voulez encore parler de la pièce? demanda Myrna.

— Mon Dieu, surtout pas!

Elle était sur le point de lui demander pourquoi il était resté, mais elle se ravisa.

— Que savez-vous que nous ignorons? demanda-t-elle plutôt.

Il mit du temps à répondre.

— Vous avez une certaine expérience des psychopathes, commença-t-il en pétrissant les énormes oreilles d'Henri.